

Mercedes Volait et Emmanuelle Perrin (dir.)

Dialogues artistiques avec les passés de l'Égypte
Une perspective transnationale et transmédiale

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Le Conte du moucharabieh

Pièce de théâtre en quatre actes. Traduit de l'arabe, inédit

Hassan Fathy

DOI : 10.4000/books.inha.7203
Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, InVisu (CNRS-INHA)
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 5 décembre 2017
Collection : Voies de la recherche
EAN électronique : 9782917902691

OpenEdition Books

http://books.openedition.org

Référence électronique
FATHY, Hassan. *Le Conte du moucharabieh : Pièce de théâtre en quatre actes. Traduit de l'arabe, inédit* In : *Dialogues artistiques avec les passés de l'Égypte : Une perspective transnationale et transmédiale* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2017 (généré le 03 novembre 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/inha/7203>. ISBN : 9782917902691. DOI : https://doi.org/10.4000/books.inha.7203.

Ce document a été généré automatiquement le 3 novembre 2023.

The text only may be used under licence . All other elements (illustrations, imported files) are “All rights reserved”, unless otherwise stated.

Le Conte du moucharabieh

Pièce de théâtre en quatre actes. Traduit de l'arabe, inédit

Hassan Fathy

Écrit au Caire en 1942.
Révisé et réécrit en 1984, Le Caire.

Lieu de l'histoire : Le Caire, quartier de la Citadelle et quartier al-Nahasin.

Époque de l'histoire : Le XX^e^ siècle, ainsi que le XIV^e^ siècle.

Les personnages de l'histoire à l'époque contemporaine

- 1. Khalid : Un jeune homme de 35 ans, imprégné tout à la fois de culture orientale et occidentale. Animé d'un sentiment nationaliste, il désire voir perdurer le parfum d'éternité de la vie orientale, sans qu'il n'entrave le cours de la vie moderne. Il réprouve le phénomène d'occidentalisation qui s'est diffusé dans tous les domaines culturels en Égypte et en particulier dans l'architecture. Khalid n'est toujours pas marié à l'âge de 35 ans car il n'a encore trouvé la maison dans laquelle il souhaite voir naître et grandir ses enfants. Les palais, les maisons et les immeubles ont tous été, sans distinction, occidentalisés. Il découvre finalement ce qu'il cherche dans la boutique du hagg[1] Ibrahim, l'antiquaire, qui renferme les vestiges d'anciens palais et maisons.
- 2. Raf'ia : La fiancée de Khalid, âgée de 24 ans, est une jeune Égyptienne issue d'une famille distinguée. Elle a été élevée à la manière européenne et baigne dans une culture occidentalisée. Malgré cette inclination, elle éprouve au fond d'elle-même de la nostalgie pour les origines culturelles de sa famille. Elle est hésitante ; sa personnalité n'est pas encore formée.
- 3. Hélène : Une femme occidentale cultivée. Son installation en Égypte l'a amenée à saisir et à apprécier la vie et la culture orientales authentiques. Elle est liée au cercle d'amis qui entoure Khalid et elle comprend son dilemme. Elle est profondément touchée par ce qu'il éprouve. Ayant un faible pour lui, elle l'accepte tel qu'il est et souhaite qu'il trouve la paix intérieure.
- 4. Ramzi : Un jeune homme, partiellement occidentalisé, qui n'a pas d'opinion stable. Il est fasciné par le style de vie et les divertissements des Occidentaux. Il cherche à satisfaire ses désirs de n'importe quelle manière et cède aux tentations d'une vie de plaisirs. Il renie ses

origines orientales afin de s'adonner aux exigences de la mode, de l'humour et de la modernité.

- 5. Hagg Ibrahim : Marchand d'antiquités islamiques provenant de la démolition d'anciens palais et de maisons, il est âgé de 65 ans. Il expose ses objets dans une boutique vétuste, située près de la mosquée Ibn Tulun. Il aime ce qui est ancien et apprécie la valeur des antiquités qu'il possède. Petit marchand pauvre, il est la proie d'antiquaires étrangers cupides. Khalid éprouve de l'intérêt et de l'affection pour lui. Entre eux se nouent une estime et une sympathie mutuelles.
- 6. Maître Isma'il : Artisan qui fabrique des vitraux. Son art est en train de disparaître.
- 7. Hanafi : Serviteur de hagg Ibrahim, un jeune homme des quartiers populaires.
- 8. Un marchand étranger : Un de ces commerçants cupides qui pillent les petits marchands pour revendre les antiquités à des prix extrêmement élevés aux touristes et dans les quartiers occidentalisés.
- 9. La femme du marchand étranger : Une femme bavarde.
- 10. Le collègue du marchand étranger : Une personne lâche et flagorneuse.

Les invités de Khalid

- 1. L'architecte : Un architecte spécialisé dans l'architecture islamique, concepteur de la maison de Khalid.
- 2. Madame Gentille : Une femme entre deux âges, qui, lors des soirées, tombe d'accord avec tout le monde sur les sujets d'ordre culturel.
- 3. Madame Coquette : Une femme de culture occidentale, qui parle un mélange d'arabe et de français.
- 4. Monsieur Paysan : Un homme d'une cinquantaine d'années, venu s'établir en ville comme beaucoup de gens de la campagne.
- 5. Dahab : Un serviteur nubien.
- 6. Abdun : Un serviteur nubien.
- 7. Les musiciens d'un orchestre de musique orientale.

Les personnages du XIV^e^ siècle

- 1. Le prince Mishtaq[2] : Il incarne Khalid au XIV^e^ siècle, il ressent la même inquiétude et il est animé par une semblable quête de soi-même.
- 2. Mahbuba[3] : Une princesse qui incarne Raf'ia au XIV^e^ siècle. Elle représente ce que cherche Mishtaq.
- 3. Nadim : L'ami du prince Mishtaq.
- 4. Anissa : L'amie de la princesse Mahbuba.

Le personnage du rêve

- 1. Le Roi du Temps : Il est joué par hagg Ibrahim.

Acte I

Dans le quartier de la Citadelle.

La boutique du hagg Ibrahim, l'antiquaire, dans la rue al-Saliba, à côté de la mosquée Sarghatmish. La scène se passe dans une cour intérieure. À gauche, un auvent contre le bâtiment abrite un banc. À côté de l'auvent, une ouverture relie un vestibule à la cour. Le soleil brille intensément sur les murs de la cour projetant l'auvent dans l'ombre. Les objets sont posés çà et là, recouverts de poussière : moucharabiehs, portes, fenêtres en

gypse, vitraux, morceaux de bois rongés, colonnes et bassins en marbre, tas de pierres, etc.

Hagg Ibrahim se tient de dos. Il présente à un marchand étranger et à son collègue un paravent en bois tourné. À leur gauche se trouve la femme du marchand. Dans l'angle droit de la cour apparaît de dos Maître Isma'il, fabricant de vitraux, qui est en train de façonner une fenêtre.

Le marchand : (En secouant la tête et agitant les mains) Non, non, non, hagg... celui-ci est récent. Chaque jour on nous en propose beaucoup comme celui-ci à vil prix.

Le collègue du marchand : Les gens d'autrefois ne faisaient pas un paravent d'un moucharabieh, hagg !

Le marchand : Je voudrais une pièce ancienne, très ancienne... montre-nous-en une, mon ami, si tu en possèdes.

Hagg Ibrahim : Vous avez raison, étranger, la place d'un moucharabieh est devant une fenêtre, mais de nos jours les gens les utilisent comme paravents, chaises, tables... de toutes sortes de façons. J'en ai d'autres.

Il cherche dans des boiseries entassées contre un mur et en retire un ancien moucharabieh de petites dimensions.

Le marchand : Il est joli, mais on en trouve de semblables au marché... nous en voulons un qui soit plus ancien que ça.

Hagg Ibrahim : Je suis votre serviteur puisque vous appréciez les belles choses.

Le collègue du marchand : (En souriant) Tu nous prends pour des touristes ?

Le marchand : Mon ami, je suis un marchand tout comme toi.

La femme du marchand : Et nous avons un magasin, comme toi, hagg.

Hagg Ibrahim : (Avec gentillesse) Que Dieu vous bénisse et vous apporte le bien. (Il attrape derrière une des portes entassées un joli moucharabieh dont les motifs représentent une lampe et des cyprès.)

Le marchand : Très bien, très bien, tu commences à comprendre ce que nous voulons. Tu sembles être un homme sage. Montre-nous ce que tu as de ce genre.

Hagg Ibrahim : Que Dieu vous bénisse ! Ce qui m'importe c'est votre satisfaction et que vous connaissiez notre boutique (tout en fouillant sous l'œil attentif du marchand) ; vous êtes les bienvenus. (Il jette un regard aux acheteurs qui se parlent à voix basse.)

Le marchand : Cette pièce-là, hagg (montrant le moucharabieh) : elle date de combien d'années ?

Hagg Ibrahim : De centaines d'années.

Le collègue du marchand : Combien d'années précisément ?

Hagg Ibrahim : Elle date du XIV^{e} siècle.

La femme : C'est beaucoup !

Hagg Ibrahim : Elle se trouvait dans un palais et c'est moi qui l'ai récupérée lorsque le gouvernement a démoli le bâtiment afin d'élargir la rue. L'histoire de ce palais est bien connue.

Le marchand : Il est honnête. Le moucharabieh date bien de l'époque qu'il dit.

Hagg Ibrahim : (S'adressant à la femme) Vous pouvez avoir confiance en moi.

Le marchand : Ta parole est fiable, hagg.

Le collègue du marchand : Sauf pour ce que tu nous as proposé au début.

Le marchand : Pas de problème, c'est le commerce.

Hagg Ibrahim : Nous avons de quoi satisfaire chaque acheteur. Les gens sont différents.

Le marchand : Cela me plaît d'acheter chez toi.

Hagg Ibrahim : Et cela me réjouit de vous offrir ce que j'ai de plus beau.

Le collègue du marchand : Que Dieu te vienne en aide, hagg !

Hagg Ibrahim : (Avec gaieté) Que Dieu aide le vendeur et l'acheteur... Que chacun tente sa chance.

La femme : Crois-tu à la chance, cheikh des Arabes ?

Hagg Ibrahim : Et je connais la valeur de ma marchandise.

Le collègue : C'est pourquoi tu t'en préoccupes.

Le marchand : Tu en es aussi jaloux. Tu la caches des regards, derrière des panneaux de bois.

Hagg Ibrahim : Moi ? Jaloux ?

Le marchand : (L'interrompant) Combien hagg ?

Hagg Ibrahim : Vous pouvez donner le prix vous-même. Vous êtes un connaisseur.

Entre Hanafi, le serviteur.

Hanafi : Un monsieur vous demande, hagg.

Hagg Ibrahim : Dis-lui d'entrer et de m'attendre une minute.

Le marchand : Combien hagg, combien ?

Le collègue : Il y a longtemps que nous sommes ici.

La femme : Il paraît que le cheikh des Arabes est un homme habile.

Le collègue : Et qui exerce depuis longtemps cette profession.

Hagg Ibrahim : Je suis de l'âge de ce moucharabieh !

Tout le monde rit.

Le marchand : Dis, hagg !

Hagg Ibrahim : Mon dernier mot, sincèrement.

La femme : Oui, sincèrement ton dernier mot.

Hagg Ibrahim : Mon dernier mot : cinquante livres pour vous.

Le marchand : Non, non, hagg... c'est trop !

La femme : (À haute voix) Mon Dieu, cinquante livres ?

Le collègue : Non, non... tu sembles ne pas vouloir vendre.

Hagg Ibrahim : Comme vous voudrez, vous avez demandé mon dernier mot et c'est celui-là. Dieu conduit le vendeur et l'acheteur à se mettre d'accord. (En faisant signe de la main.) Qu'il nous aide !

Le collègue : Vendeur et acheteur... Il n'est pas question de ça.

Le marchand : Oublie ce prix, hagg, et fais-nous une proposition plus raisonnable !

La femme : Il paraît que tu aimes plaisanter.

Hagg Ibrahim : J'ai dit que j'étais prêt à vous offrir ce que vous demandiez... cadeau à Madame (la désignant) elle semble inflexible.

La femme : (Elle ne comprend pas.) Inflexible... ?

Hagg Ibrahim : C'est-à-dire que vous êtes cupides. Ce sont des objets précieux, inestimables... Maudits soient ces jours ! Autrefois on me payait sans sourciller les centaines de livres que je réclamais pour de pareilles pièces.

Le collègue : Ah... le bon vieux temps !

Le marchand : Je vais t'en donner dix livres, hagg.

Hagg Ibrahim : (Avec regret) Oh mon Dieu !

Le marchand : Quinze.

Hagg Ibrahim : (Avec fierté) Pas question.

Le marchand : Vingt livres, dernier prix.

Hagg Ibrahim : Vingt, quoi ? Assez... assez !

La femme : (Avec colère à son mari) Voilà que tu l'as rendu cupide... Cela ne vaut pas plus que dix livres.

Hagg Ibrahim : (Avec tranquillité et ténacité) Dites ce que vous voudrez.

Le collègue : Madame a raison, hagg.

Le marchand : (En se penchant, sa femme à ses côtés, il murmure.) Oui, oui, on va le laisser jusqu'à demain.

La femme : Et demain, il te proposera le prix de mon estimation.

Le collègue : (Les rejoignant) Et même moins que ce qu'on a proposé, il ne connaît pas sa valeur et il ne trouvera personne pour l'acheter.

Hagg Ibrahim : (En entendant ce que dit le marchand, il laisse éclater sa colère.) Vous dites que je ne connais pas la valeur de ce que je possède ! Tandis qu'on démolissait le palais, le moucharabieh se trouvait sur un mur qui menaçait de s'écrouler, il pouvait s'effondrer et se briser à tout moment. Cela m'a fendu le cœur, c'est pourquoi j'ai risqué ma vie en escaladant le mur pour le décrocher intact. Et maintenant vous venez me dire que je ne connais pas sa valeur !

Le marchand : Excuse-nous, hagg ! Excuse-nous !

La femme : Non, non... mon ami, nous reviendrons demain. Tu auras le temps d'y penser. Nous devons partir maintenant.

Hagg Ibrahim : D'accord... Regardez ces pièces, elles me rapportent un gain de 1 200 livres, alors que je pourrais les vendre des milliers de livres comme les autres marchands. Mais étranger, je suis un homme qui aime l'authenticité.

Le marchand : C'est notre dernier mot. Penses-y bien jusqu'à demain.

Hagg Ibrahim : Comme vous voulez, et vous avez le choix... si vous revenez vous serez toujours les bienvenus. Au revoir Madame, vous étiez la bienvenue.

Le hagg Ibrahim les reconduit jusqu'à la porte. Khalid arrive, alors que le hagg revient sur ses pas. Tous deux se déplacent dans la cour, Khalid avec un air sérieux et ému à la fois. Le hagg, aimable, marche avec lui en souriant.

Hagg Ibrahim : Bienvenue, bienvenue !

Khalid : Êtes-vous le hagg Ibrahim ?

Hagg Ibrahim : Oui, mon petit, entre.

Khalid : Merci. Savez-vous comment j'ai entendu parler de votre boutique ?

Hagg Ibrahim : Qui ne connaît le hagg Ibrahim ? Les bonnes gens, des pachas et des étrangers viennent chez moi. Ne fais pas attention à ceux qui étaient là. Ce sont des commerçants cupides. À présent, dites-moi, qui vous a parlé de mon magasin ?

Khalid : La dame étrangère qui a acheté un bassin en marbre avant-hier.

Hagg Ibrahim : Ah oui ! je la connais bien : Madame Hélène. Elle me plaît, car elle s'y connaît. Elle a acheté ce bassin pour l'utiliser comme fontaine dans le jardin de sa maison. Et pour lui être agréable, je le lui ai fait livrer par un artisan exceptionnel.

Khalid : (Il se tourne vers les pièces exposées et se déplace à pas lents au fond du magasin en contemplant chaque détail. Le hagg se tient debout devant une fontaine.) Est-ce que celle-ci est ancienne, hagg ?

Hagg Ibrahim : En réalité, c'est son marbre qui est ancien.

Khalid : Elle est remarquable. (Continuant à se déplacer entre les pièces puis montrant un récipient.) Et à quoi sert ceci, hagg ?

Hagg Ibrahim : C'est le récipient qu'on plaçait autrefois sous une cruche pour recueillir l'eau purifiée qui s'en écoulait par porosité. Les plus grands, comme celui-ci, étaient utilisés pour les ablutions et les plus petits, comme celui-là, étaient employés pour boire. J'en ai deux, l'eau de celui qui se trouve devant vous à l'entrée a des vertus médicinales.

Khalid : Bizarre ! Sa forme est étrange.

Hagg Ibrahim : Si vous l'observez bien vous remarquerez qu'il a la forme d'une tortue.

Khalid : Eau et tortue, quelle belle association !

Hagg Ibrahim : Les gens d'autrefois avaient bon goût. Et souvenez-vous que la fraîcheur qu'il donne à l'eau est moins nocive que le froid des glaçons.

Khalid : (Continuant à se déplacer) Faites-moi voir cette porte hagg. (Il avance pour l'aider.)

Hagg Ibrahim : Pardonnez-moi, bey, merci pour votre aide... ce travail est le nôtre.

Khalid : Elle est très jolie.

Hélène entre derrière lui sans qu'il l'aperçoive, elle admire aussi la porte.

Hélène : Vraiment jolie, n'est-ce pas ? Hello Khalid.

Ils se serrent la main.

Hagg Ibrahim : Bienvenue Madame, (s'excusant de ne pas lui serrer la main) pardonnez-moi, mes mains sont pleines de poussière.

Hélène : Je vous en prie, continuez ! Je veux regarder avec vous. (En se tournant vers Khalid) Que penses-tu du magasin de hagg Ibrahim, Khalid ?

Khalid : Quel lieu insolite : des pièces en bois brisées, de beaux moucharabiehs recouverts de poussière, des pièces en métal rouillées, des bassins aux mosaïques de marbre, des restes de colonnes, des tas de pierres... J'ai l'impression d'être au milieu d'un trésor enfoui dans des ruines.

Hélène : Je savais que l'atmosphère de ce magasin te plairait.

Khalid : Sans oublier le personnage qu'est hagg Ibrahim lui-même !

Le hagg Ibrahim enlève la poussière de la porte qu'ils regardent. Le serviteur vient à son aide.

Hélène : Elle est jolie, très jolie. Comment l'avez-vous trouvée ?

Hagg Ibrahim : Vous parlez de trésor et de poussière. Je ne comprends pas... Une porte : observez ses sculptures, incrustées d'ivoire et ses panneaux en bois de teck (il caresse les panneaux). Si vous aviez vu cette porte avant qu'elle soit nettoyée, vous ne vous y seriez pas intéressés. J'ai dû enlever trois couches de peintures (elle était peinte en Ripolin). Sous la peinture multicolore, il y avait ces gravures de style ottoman en forme de fleurs et de vases. C'était vraiment très étrange. Afin de pouvoir la décaper, j'ai fait appel à un menuisier, qui l'a démontée, pièce à pièce. On l'a décapée avec de la potasse. Voilà le trésor qui était caché sous le Ripolin !

Khalid : (S'adressant à Hélène) Que veut dire le hagg ? C'est comme s'il assimilait les couches de peintures aux générations successives qui, en Égypte, ont renié leurs traditions et fait disparaître avec insistance leurs traits caractéristiques.

Hélène : C'est la vérité-même, que répètent les philosophes, les poètes et les petites gens.

Khalid : (Debout devant les vitraux) Magnifique, magnifique !

Hagg Ibrahim : (Contemplant une fenêtre, il l'expose à la lumière.) Ce sont des motifs en forme de cyprès. Comme elle est belle !

La scène du théâtre s'assombrit et les fenêtres seules restent illuminées.

Khalid : Elle est vraiment belle. Montrez-moi cette fenêtre-là !

Hagg Ibrahim : (Il expose une autre fenêtre à la lumière.) Là, c'est un vase.

Khalid : Et ici ? Ce sont des œillets, n'est-ce pas, hagg ?

Hagg Ibrahim : Exactement, et là, c'est une fleur dont le dessin est original.

Khalid : Splendide (secouant sa tête). Où sont passés les fabricants de vitraux ? Je ne crois pas qu'il en reste de nos jours.

Hagg Ibrahim : Il y en a, mais ils sont rares.

KHALID : (Surpris, ne pouvant y croire) Impossible ! Incroyable... Est-ce vrai qu'il en reste encore quelques-uns aujourd'hui ?

Hagg Ibrahim : Oh, bey ! Je ne dis que la vérité !

Khalid : Pardonnez-moi hagg, ce n'est pas ce que je voulais dire. Moi je croyais que ces artisans avaient disparu depuis longtemps et que tout ce qui subsistait de ces fenêtres était les vestiges de monuments anciens. Je me désolais à propos de l'artisan unique et distingué que je croyais mort et dont il fallait bien accepter le destin. Mais il semble qu'il y a une lueur d'espoir, comme si son cœur battait de nouveau faiblement. Peut-être est-ce la volonté de Dieu de ressusciter son esprit ?

Hagg Ibrahim : Le maître qui fabrique ces fenêtres est là-bas, il travaille ici.

Hélène : Intéressant !

Hagg Ibrahim : (Appelant) Maître Isma'il ! Maître, viens parler au bey !

Maître Isma'il approche.

Maître Isma'il : Bonjour, monsieur !

Khalid : Appelez-moi tout simplement Khalid.

Hagg Ibrahim : Madame Hélène, je vous présente Maître Isma'il.

Khalid : C'est vous, Maître, qui fabriquez les vitraux ?

Maître Isma'il : Je suis à votre service bey, je ferai de mon mieux.

Khalid : Avez-vous beaucoup de travail ?

Maître Isma'il : On est vraiment las, bey, personne ne cherche plus à nous employer de nos jours. Voilà trois mois que je suis au chômage. La dernière fois que j'ai travaillé, c'était à Jérusalem quand le ministère des Antiquités m'a envoyé réparer des fenêtres dans la mosquée du Dôme du Rocher. Le salaire était bon, mais le coût de la vie si cher que l'on a dépensé tout ce qu'on a gagné. Il y a deux jours à peine, un architecte m'a donné de beaux dessins à partir desquels je travaille maintenant, et voici les deux fenêtres (en les montrant) que hagg Ibrahim m'a demandé de réparer. Dieu seul connaît notre sort !

Hélène : Ces deux fenêtres peuvent-elles être réparées ? Elles sont brisées.

Maître Isma'il : Je peux les restaurer. Et, si Dieu le veut, on retrouvera les couleurs d'origine.

Hagg Ibrahim : Cette fenêtre (en désignant une des fenêtres exposées) était encore plus abîmée que celles dont vous parlez. Maître Isma'il l'a si bien réparée que l'on ne peut plus distinguer la partie ancienne de la partie restaurée. C'est un véritable maître.

Khalid : Y a-t-il d'autres artisans qui travaillent les vitraux, Maître Isma'il ?

Maître Isma'il : Il en reste trois, à part moi, Lotfi et Amin au Caire et Abdel Ghani à Rosette, un vieil homme. S'il est encore vivant, il ne peut sans doute plus travailler.

Khalid : Avez-vous des enfants ?

Maître Isma'il : J'ai un fils de 19 ans et un autre de 10 ans.

Khalid : Leur enseignez-vous votre art ?

Maître Isma'il : Non bey, on ne fait plus de profit dans notre profession et on se retrouve sans travail pendant de longues périodes. Ces fenêtres n'ont plus la même place dans l'architecture actuelle. C'est pourquoi j'ai choisi pour l'aîné le métier de mécanicien, tandis que le benjamin est à l'école.

Hélène : (Surprise) De ce que vous venez de dire, je comprends qu'après la génération du Maître Isma'il, personne n'exercera plus cette profession et qu'elle disparaîtra ?

Khalid : C'est triste, mais c'est la réalité. Nous devons considérer sérieusement la situation, afin de conserver cet artisanat qui s'est transmis de génération en génération. Si un maillon de la chaîne se brise, il disparaîtra à tout jamais. (S'adressant au Maître Isma'il) Qu'en pensez-vous Maître ? Si on vous donnait un emploi dans une école, accepteriez-vous d'enseigner aux élèves ?

Maître Isma'il : Non... bey, nous n'avons pas appris notre métier à l'école. Dans cette profession, l'élève doit se former auprès d'un maître, comme ce fut notre cas. Si vous désirez la ressusciter, vous devez créer une demande (montrant les fenêtres). À partir de ce moment, vous trouverez chez moi une vingtaine d'apprentis, et je formerai même mon fils cadet, à défaut de l'aîné.

Khalid : (S'adressant à Hélène) Je ne vois pas comment on pourra faire naître une demande pour ces fenêtres ou d'autres objets de ce genre sans avoir retrouvé l'esprit égyptien, changé d'orientation et adopté le rythme de la terre sur laquelle on vit. Nous devons connaître nos désirs selon nos propres sentiments et non pas en fonction des sentiments d'autrui, et sans éprouver de gêne ou de honte comme à présent. (Se tournant vers Maître Isma'il) Dites-moi Maître, est-ce que ces motifs et ces sculptures peuvent être stylisés et modernisés ?

Maître Isma'il : (Les regardant) Bey, cela me fera grand plaisir de vous montrer les dessins que m'a confiés l'architecte dont je vous ai parlé. J'ai achevé la quasi-totalité de

ces fenêtres. Elles sont à l'intérieur. (Il entre dans le vestibule et tout le monde attend silencieusement. Il ressort tenant quelques dessins de fenêtres.) Ce sont des motifs extraordinaires. (Il en soulève un à la lumière.) J'en suis émerveillé. Si je pouvais, je travaillerais à de pareilles réalisations toute ma vie, même gratuitement. Comme vous le voyez, Monsieur, elles sont à la fois anciennes et modernes. Celle-ci est inspirée d'une fenêtre extrêmement ancienne sur le rebord de laquelle on mettait ses cruches à rafraîchir. Ce motif est encore plus ancien que celui du cyprès de la fenêtre de style ottoman. (Puis il présente d'autres.) Et ceux-là sont des motifs contemporains, regardez cette tortue entourée d'herbes qui ont poussé dans l'eau qui l'entoure. (Exclamations d'étonnement.) Voilà un coq bizarre, très étrange, regardez ses plumes : je n'ai jamais vu de pareilles plumes dans les modèles anciens !

Khalid : (S'adressant au hagg Ibrahim) Votre boutique est pleine de surprises, hagg. Après avoir vu le travail de cet architecte avec le Maître Isma'il, je sens grandir mon intérêt pour l'artisanat. Je vous remercie beaucoup, Maître Isma'il, et j'espère que nous resterons en contact.

Maître Isma'il : Merci bey, j'ai le profond sentiment que votre intérêt sera durable. (Il retourne à son travail.)

Khalid : (Il se dirige vers le moucharabieh que le marchand étranger négociait.) Faites-nous voir ce moucharabieh, hagg.

Hagg Ibrahim : (Au serviteur) Garçon, tiens-le par-là. (Ils soulèvent le moucharabieh.)

Hélène : Tournez-le en direction de la lumière !

Khalid : Cette pièce est splendide ; celui qui l'a fabriquée était un artiste. Grâce à de légers changements par rapport aux moucharabiehs traditionnels, il a ouvert de nouveaux horizons ornementaux. (En montrant un ornement.) Regarde comme la forme du cyprès est jolie.

Hélène : Oui, et c'est la première fois que je vois ce genre de moucharabieh.

Hagg Ibrahim : (Avec fierté, mêlée de naïveté.) Ce moucharabieh est sans pareil. Même au musée des Antiquités je n'en ai jamais trouvé de semblable. Chaque fois que je le regarde, je suis émerveillé par celui qui l'a fabriqué. C'était vraiment un artiste novateur.

Hélène : Hagg, savez-vous de quelle époque il date ?

Hagg Ibrahim : J'ai trouvé ce moucharabieh et ces boiseries dans les décombres d'une maison du quartier al-Nahasin. Cette maison datait du XIV^e^ siècle. Les autorités municipales l'ont démolie pour élargir la rue et construire de nouvelles habitations.

Hélène : Vous les Égyptiens, vous m'étonnez. Vous délaissez ces merveilles et vous vous précipitez vers tout ce qui vient d'Occident, même quand il s'agit de camelote.

Khalid : C'est blessant, vraiment choquant. Ce n'est pas seulement l'Égypte, mais aussi la plupart des pays orientaux qui se sont entichés de l'éclat de la civilisation occidentale. Il les a aveuglés et leur a fait abandonner ce que nos ancêtres avaient créé et ce que notre environnement nous avait inspiré au service de notre bien-être. (Puis en montrant le moucharabieh.) Il adoucit le climat, purifie l'air, protège les yeux de l'éclat du soleil et de l'intense luminosité de nos pays. Il empêche l'indiscrétion des regards. Celui qui l'a fabriqué a atteint un tel niveau d'excellence qu'il inspire la sérénité à l'esprit et la joie au regard. C'est un chef-d'œuvre qui embellit le lieu qu'il occupe. Hélas ! Ces chefs-d'œuvre, on les a jetés et on les a remplacés par de simples fenêtres sans autre avantage.

Hélène : C'est agir comme la mère d'Aladin qui a échangé la lanterne magique avec son génie contre une simple lampe en fer qui ne valait que quelques sous.

Hagg Ibrahim : (Réjoui par ces paroles.) Bey, j'apprécie beaucoup ce que vous dites. Je me réjouis de votre présence chez moi. Permettez-moi de prendre la parole. Autrefois les gens construisaient des palais. Ils dépensaient largement pour que les travaux surpassent, non seulement ce qui avait été fait auparavant, mais aussi ce qui se construisait de leur temps. Ceci encourageait les architectes et les ouvriers à l'émulation. Mais maintenant, c'est un grand bouleversement. Les palais ont été détruits (dit-il en riant). Ah ! La démolition ! C'est mon métier ! Je peux détruire n'importe quelle maison en un clin d'œil.

Khalid : Vous avez raison. Les riches démolissent les palais de leurs pères et de leurs ancêtres pour construire à la place des immeubles de rapport. C'est le temps du matérialisme et de la plus-value.

Hagg Ibrahim : Ce n'est pas tout. Par là-même ils ont condamné des artistes qui n'ont plus de travail. Aussi renoncent-ils à leur métier, puisque l'on n'a jamais recours à eux pour la construction des nouveaux immeubles. Très rares sont ceux qui subsistent.

Khalid : Oh Dieu, il faut faire quelque chose, quelque chose d'efficace pour remédier à cela.

Hélène : Tu désires construire une maison, vas-y, réalise ton désir, courage !

Khalid : Cette idée m'obsède. Je veux la mettre en pratique. (Il rit amèrement et comme s'il se parlait à lui-même, il bredouille.) Quand on voit les pièces anciennes chez les antiquaires, on crie d'admiration. Mais quand il faut passer à l'action, on délaisse toutes ces belles idées et on oublie l'admiration ressentie à la vue de ces chefs-d'œuvre. On aboutit au contraire de ce que l'on a dit. Nous avons longtemps vécu de la gloire des ancêtres. Nous avons tant chanté la grandeur des pyramides, du Sphinx et de la mosquée du sultan Hasan. À notre tour de renouer avec cette gloire et de la faire revivre à travers les écrits et les récits. L'exemple est à notre portée. À nous de le vouloir ! (Puis regardant hagg Ibrahim.) Si j'entreprends de faire construire une maison d'architecture arabe moderne, pouvez-vous me présenter l'architecte dont parlait Maître Isma'il ? Pouvez-vous me trouver des maçons et des ouvriers comme Maître Isma'il, capables d'exécuter ce à quoi j'aspire ?

Hagg Ibrahim : Ils sont rares. Bien qu'ils soient dispersés, on peut toutefois en trouver quelques-uns. Je peux les réunir et vous les présenter, si vous le souhaitez. Un peu de patience ! Ne vous faites aucun souci ! Si Dieu le veut, ils seront bientôt chez vous sans retard.

Khalid : Je suis décidé, s'il plaît à Dieu. Faites-moi rencontrer immédiatement l'architecte pour commencer les travaux. J'aimerais voir ces moucharabiehs, ces fenêtres, ces fontaines et tous ces autres chefs-d'œuvre à leur vraie place. Je rêve qu'on leur construise de belles maisons, qui, par leur beauté architecturale, ajouteraient à leur magnificence. Ils ressembleraient ainsi aux colliers qui embellissent le cou des belles femmes. Voilà la façon exemplaire de faire renaître les arts. Hagg ! Vous êtes maintenant un ami. Je peux vous le dire. Je me marie bientôt. J'ai un terrain à bâtir. Jusqu'à présent aucun plan ne m'a suffisamment plu pour que je le présente aux entrepreneurs. En visitant votre magasin et en voyant ce qui s'y trouve, j'ai été inspiré au point de vouloir réaliser ce projet. S'il plaît à Dieu, nous réussirons.

Hagg Ibrahim : (Avec un sourire de contentement.) Vous vous mariez avec Madame Hélène ? Elle est très gentille.

Khalid : Non hagg, nous sommes simplement des amis. Ma fiancée est égyptienne.

Hagg Ibrahim : Excusez-moi, mon bey, que Dieu vous aide et vous apporte le bien.

Khalid : (S'approchant du moucharabieh.) Parlons alors affaires. Je voudrais acheter plusieurs choses, à commencer par ce moucharabieh. Combien en voulez-vous ?

Hagg Ibrahim : En arrivant vous avez peut-être entendu ma conversation avec les étrangers. J'ai demandé cinquante livres au commerçant.

Khalid : (Souriant) Je n'ai entendu que la dame qui les accompagnait. Elle disait qu'il ne valait pas plus de dix livres.

Hagg Ibrahim : C'est dans son intérêt de le prendre à dix livres au lieu de cinquante. Je ne veux pas profiter de vous mais simplement gagner de quoi survivre. Pour vous être agréable, je vous le céderai à quarante livres. C'est son prix de revient.

Khalid : Je plaisante, hagg. Voilà les cinquante livres. Je connais sa valeur. J'étais vraiment outré de la façon dont ces commerçants marchandaient. Je craignais que vous n'acceptiez de leur brader, alors que je ne l'avais pas encore vu. Imaginez-vous maintenant, après l'avoir vu ! C'est l'un des trésors de l'héritage de nos ancêtres. La perte de n'importe lequel d'entre eux me brise le cœur. Nous en sommes les dépositaires. C'est une partie de l'Égypte et bien plus, c'est un segment vivant. Gardez pour moi tout ce que vous exposez, j'en ferai une sélection. Voici un acompte. Dorénavant, je ne vais plus discuter les prix, hagg.

Hagg Ibrahim : Oh ! mon bey, nous sommes à votre service. Je vous ferai de bons prix. Vous aurez préemption sur tout ce que vous m'indiquerez. Je ne vendrai aucune pièce sans votre accord, même si on m'en offre des sommes colossales.

Khalid : Que Dieu vous garde ! Vous êtes un homme de confiance. Je vous ai aimé dès que je vous ai vu.

Hagg Ibrahim : Je me réjouis de voir l'expression des commerçants étrangers, quand ils reviendront demain et qu'ils trouveront l'oiseau envolé de sa cage.

On entend le klaxon d'une voiture.

Khalid : Oublions-les. Ils ne sont pas intéressants.

Hagg Ibrahim : Bien, j'arrête d'en parler. Toutefois c'est bien énervant mon bey. Mais que faire ? !

Le chauffeur de Raf'ia vêtu de son habit de travail entre et se dirige vers Khalid.

Le chauffeur : Madame. Monsieur, Madame Raf'ia vous attend dans la voiture.

Khalid : Je sors pour l'accueillir. (Puis s'adressant à Hélène.) Un instant, je reviens avec Raf'ia pour qu'elle voie ces chefs-d'œuvre.

Hélène : Bien sûr, c'est un plaisir pour moi de la voir. (S'adressant à hagg Ibrahim en souriant) Ce n'est pas moi mais la dame qui va venir qui est la fiancée de Khalid.

Hagg Ibrahim : Mon plus grand souhait, c'est que mes clients soient comme Khalid bey.

Hélène : Je vois que vous êtes aussitôt devenus amis.

Khalid entre accompagné de Raf'ia. Cette dernière avance à pas lents, évitant la poussière. Hélène l'accueille avec simplicité.

Raf'ia : Bonjour Hélène, comment vas-tu ?

Hélène : Bonjour Raf'ia, ça va bien, Dieu merci. (Puis indiquant hagg Ibrahim.) Hagg Ibrahim, le propriétaire du magasin.

Raf'ia : (*Insouciante*) Si j'avais su que j'allais entrer dans ce magasin, j'aurais mis des habits de voyage.

Khalid : En effet, c'est un voyage comme tu dis, c'est un voyage dans le passé lointain.

Raf'ia : (Montrant du doigt une grande cruche.) Et la cruche d'Ali Baba, combien contient-elle de voleurs hagg ?

L'ambiance est à la plaisanterie.

Hagg Ibrahim : N'ayez crainte, Madame. (Puis s'adressant à Khalid.) Rassurez-la, mon bey. Ah ! Si c'était bien la cruche d'Ali Baba, je l'aurais vendue mille livres aux Américains.

Hélène : (À Raf'ia) Si tu étais venue plus tôt, tu aurais vu le reste de l'héritage des *Mille et Une Nuits*.

Raf'ia : Et aussi beaucoup de poussière !

Hagg Ibrahim : *Mille et Une Nuits* ? Ce moucharabieh relève d'un conte bien meilleur que ceux des Mille et Une Nuits. Si vous me faites l'honneur de me rendre visite ce soir je vous offrirai le thé à la façon arabe et j'inviterai un poète pour vous raconter l'histoire de ce moucharabieh. Les vieillards du quartier ne cessent d'en parler. Ils affirment qu'elle est bien réelle et que ces évènements se passèrent dans une époque lointaine. Viendrez-vous ce soir ? (Puis s'adressant à Khalid) Je vous préparerai un narguilé, si vous le désirez.

Hélène : Cela m'intéresse beaucoup. J'aimerais écouter cette histoire. Ce serait la meilleure manière de finir la journée.

Khalid : Qu'en penses-tu Raf'ia ?

Hagg Ibrahim : (À Raf'ia) Si Madame nous fait cet honneur, elle ne le regrettera pas car l'histoire est plaisante.

Raf'ia : Peux-tu m'en dispenser Khalid ? J'ai un rendez-vous, je vais au cinéma. (D'un ton un peu moqueur) Il suffira qu'Hélène l'écoute. N'est-ce pas le moment de partir ? ! N'oublie pas que nous sommes invités ce soir à dîner chez Ramzi bey.

Khalid : Merci hagg Ibrahim. Nous acceptons votre invitation. Nous viendrons ce soir pour écouter l'histoire du moucharabieh, s'il plaît à Dieu.

Hélène hoche la tête en signe d'approbation. Ils sortent tous accompagnés du hagg.

Fermeture du rideau.

Fin de l'acte I.

Acte II

Scène I

Le rideau s'ouvre sur le magasin du hagg Ibrahim le soir. Une lampe à huile de laquelle émane une faible lumière est suspendue au plafond de l'auvent. La cour plongée dans la pénombre n'est éclairée que par quelques étoiles dans un ciel pur et sans nuages.

En attendant Khalid et Hélène, le hagg Ibrahim offre le thé au conteur, au joueur de luth et à deux personnes du quartier habituées à passer les soirées chez lui. Il leur parle

de ses invités. Un peu plus tard, Khalid arrive accompagné d'Hélène. Ils se présentent aux personnes du quartier. Les deux dialectes utilisés n'empêchent pas les deux groupes de se comprendre et se respecter mutuellement. Le conteur débute son récit.

Le récit du conteur au rababa

Il était une fois en des temps anciens un jeune prince égyptien nommé Mishtaq, qui était bien différent de tous les autres jeunes hommes. Il savourait tout ce qui était beau et appréciait avec tant de sensibilité les arts que seule la rareté des chefs-d'œuvre antiques l'attirait.

Le prince Mishtaq vivait seul, car ses parents étaient morts lorsqu'il était enfant. Il avait grandi sans trop se mêler au monde. Il n'avait qu'un seul ami nommé Nadim. De caractère instable, il était constamment à la recherche de quelque chose dont il n'était pas conscient, quelque chose d'inconnu qui manquait à son équilibre. Insatisfait en son pays, il imagina partir à l'étranger pour poursuivre sa quête.

Un après-midi, alors qu'il marchait dans un quartier du Caire, il emprunta une rue dans laquelle il n'était jamais passé auparavant. Il vit là un beau palais. Son architecture et ses ornements étaient sans pareils. Il fut attiré par un magnifique moucharabieh inséré dans une fenêtre, d'une très délicate facture. Celui qui l'avait fabriqué s'était surpassé et l'ouvrage formait un véritable chef-d'œuvre. Mishtaq s'immobilisa devant sa délicate beauté, aussi admiratif que s'il contemplait une belle femme.

Le palais paraissait mystérieux. À travers ses fenêtres fermées, on ne décelait aucun signe de vie. Ceci encouragea le prince Mishtaq à admirer longuement le moucharabieh, persuadé que personne ne l'en blâmerait. Il ne se doutait pas que derrière ce moucharabieh se tenait la princesse Mahbuba, la plus belle fille de son temps et l'unique héritière du propriétaire du palais.

Le père de la princesse aimait passionnément son épouse, mais le destin l'avait privé d'elle. Son chagrin le poussait à voyager sans cesse et à aller d'un pays à l'autre chercher l'oubli et la consolation. Pour ne pas exposer sa fille aux dangers du voyage et de l'inconnu, il l'avait laissée sous la protection d'Anissa, une de ses parentes, la meilleure des compagnes. Toutes les deux s'aimaient tendrement comme deux sœurs. Cette amitié réconfortait la princesse Mahbuba pendant l'absence de son père.

Le prince Mishtaq fut charmé par ce moucharabieh. Son admiration pour ce palais et ce moucharabieh le poussait à venir chaque jour. Chaque fois il regardait longuement le moucharabieh.

De son côté la princesse Mahbuba s'éprit profondément du prince Mishtaq. Aussi, attendait-elle son passage avec une impatience de plus en plus grande et un désir de plus en plus ardent.

Un jour le prince Mishtaq décida de partir à l'étranger.

Nous savons que le prince Mishtaq souffrait d'une mystérieuse angoisse, comme s'il lui manquait quelque chose dont il n'était pas conscient. Aussi, était-il toujours à sa recherche. Quand son angoisse atteint son paroxysme, il décida de quitter le pays et de partir à l'étranger.

Le jour de son départ, il se trouvait en compagnie de son ami Nadim, qui redoublait d'efforts pour le convaincre de ne pas partir. Poussé par l'ardeur de son désir, Mishtaq ne manqua pas, au cours de la discussion, de passer devant le palais pour lui faire ses adieux.

La partie droite au-dessus du rez-de-chaussée en ruines du magasin s'éclaire. Apparaît la partie du palais qui renferme le moucharabieh. Mishtaq et Nadim avancent dans sa direction.

Nadim : *(Essayant de convaincre Mishtaq de rester en Égypte, il lui propose de se marier et de mener une vie stable et normale.)* Que penses-tu de la fille d'Ibrahim Tantawi ? C'est une famille riche. On dit que la jeune fille est belle.

Mishtaq : Je ne les connais pas, je ne sais rien d'eux. Qui sont-ils ?

Nadim : C'est le commerçant qui demeure dans la maison à la porte verte de la rue Suq al-Hadid.

Mishtaq : Je n'ai jamais vu dans cette rue de maison à la porte verte ou rouge. Elles se ressemblent toutes, aucune n'a attiré mon attention. Je crains de ne pas reconnaître cette maison, si j'épouse la fille de Tantawi, puisque j'ai mauvaise mémoire des couleurs.

Nadim : *(Riant)* Toi tu aimes toujours plaisanter et tu n'es pas facile à convaincre. Ne parlons plus d'eux. Voilà une autre famille : celle d'Ali al-Fayumi. Cette famille, Dieu l'a dotée d'une grande fortune et d'une grande réputation. Ces gens ont construit une maison avec un des plus grands portails qui soit. Tu ne pourras jamais te tromper.

Mishtaq : Leur portail est très grand et très haut, mais il est bizarre, sans caractère, vulgaire et banal. L'œil ne peut s'y tromper parce qu'il montre avec ostentation la richesse de ces gens. Rien d'intéressant derrière ce portail. J'ai eu l'occasion de visiter leur maison : les salles sont basses, les pièces sont étroites. Ce sont des gens cupides. Ils se privent de plus en plus à mesure que Dieu les enrichit.

Nadim : Que Dieu m'inspire le moyen de calmer l'angoisse qui t'envahit !

Mishtaq : Je ne sais pas moi-même de quoi je souffre. Je suis fatigué de tout. La lassitude s'est emparée de mon âme. Quel ennui ! La vie n'est pour moi qu'une continuelle répétition. Aujourd'hui est comme hier et je crains que demain ne ressemble à aujourd'hui. Les événements de la vie sont pour moi comme des anneaux qui m'emprisonnent en se resserrant.

Tous deux marchent en silence. En arrivant devant le palais de Mahbuba, Mishtaq s'arrête comme d'habitude, sous le moucharabieh. Il le regarde une dernière fois passionnément, comme s'il disait adieu à sa bien-aimée.

Mishtaq : Je ne sais pas si c'est le destin ou mon envie de dire adieu à ce palais qui m'a amené jusqu'ici. Mon cœur s'en est épris. C'est ce que j'ai vu de plus beau. De toute ma vie je n'oublierai jamais ce moucharabieh. Ses ornements sont comme une musique émanant de la peau tendue du tambourin.

Nadim : Écoute bien ! N'entends-tu pas de la musique !

Mishtaq : Oh oui ! Ce n'est pas un moucharabieh, c'est de la musique. Mais c'est bien un moucharabieh et non pas de la musique. Bah ! Le moucharabieh et la musique se confondent totalement pour moi. Je croyais que cette maison imprégnée de silence était inhabitée.

Nadim : En effet cette maison paraît inhabitée. On ne parvient pas à savoir si ses propriétaires y demeurent ou s'ils l'ont quittée.

Mishtaq : Qui sont ses propriétaires ?

Nadim : C'est la famille d'un prince à propos duquel circulent diverses histoires. Les Persans disent qu'il est originaire du Mawsel en Iraq, les Syriens, qu'il vient de Damas, tandis que les Égyptiens pensent qu'il est du Caire, d'al-Mu'izz li-Din Allah.

Mishtaq : Son bon goût est la preuve de sa noble ascendance. Vu le soin apporté à la façade de la maison, je me demande comment elle peut être à l'intérieur.

Nadim : Tous ceux qui l'ont visitée ont vanté ses chefs-d'œuvre incomparables et l'élégance de ses tapisseries.

À ce moment le chef de la caravane arrive et interrompt leur discussion.

Le chef de la caravane : Nous sommes prêts et nous vous attendons pour partir.

Mishtaq : *(Avec empressement et fermeté)* Adieu frère ! Je risque de ne pouvoir me contenir, je te fais donc mes adieux puisque j'ai décidé de partir.

Tous deux s'embrassent. Mishtaq et le chef de la caravane quittent Nadim pendant que ce dernier, immobile et triste, regarde Mishtaq s'éloigner, tout en écoutant la musique qui émane du moucharabieh et dont les notes deviennent de plus en plus mélancoliques.

Nadim : Oh toi ! Mon plus fidèle ami ! C'est comme si la douce musique s'attristait de ton départ ! Adieu Mishtaq ! Que Dieu te fasse revenir calme et serein !

Fermeture du rideau.

Scène II

On voit l'intérieur de la pièce où se trouve le moucharabieh. Sous ce véritable chef-d'œuvre se trouve un canapé tendu de soie et garni de coussins. De petites tables sont disposées devant. Assise sur le canapé, à côté de son amie Anissa, Mahbuba brode et regarde de temps en temps à travers le moucharabieh en soupirant avec amertume et tristesse.

Anissa : Mahbuba, tu inquiètes ton père, le prince. Tu refuses tous les prétendants parce que tu aimes Mishtaq. Mishtaq, lui, ne t'a jamais vue puisque tu restes cachée derrière ce moucharabieh. Et voilà qu'il est parti.

Mahbuba : C'est vrai qu'il ne m'a jamais vue et qu'il est parti, mais je suis certaine qu'il reviendra et que nous nous rencontrerons plus tard.

Anissa : Que Dieu exauce tes paroles et réalise tes rêves ! Excuse-moi Mahbuba.

Anissa sort de la pièce et Mahbuba l'accompagne jusqu'à la porte.

Fermeture puis réouverture rapide du rideau.

Mahbuba paraît sur scène. Assise sur le canapé sous le moucharabieh, elle chante la Chanson de la fleur.

Oh Dieu ! Dissipe l'ombre au-dessus de nos têtes.
Comme elle me cache le soleil, je ne puis m'épanouir,
Ni offrir ma beauté aux amoureux,
Ni répandre mon parfum dans l'air.
Je crains que l'abeille, de longue attente endormie,
Je crains qu'elle ne meure avant que je ne m'épanouisse.
À qui donnerai-je alors mon parfum ?
Et qui transmettra le message d'amour
À la fleur attachée à sa racine, tout au fond du jardin,
Et qui attend depuis longtemps ?
Oh Dieu ! Dissipe l'ombre au-dessus de nos têtes.

À cet instant, on aperçoit à travers le moucharabieh Mishtaq de retour de voyage. Il s'arrête devant le moucharabieh et écoute la musique. Il comprend qu'il a trouvé la femme qu'il cherchait. Sans savoir son nom il appelle à haute voix.

Mishtaq : (Appelant, bien qu'il ne sache pas son nom) Mahbuba[4] !

Mahbuba : Bienvenue Mishtaq.

Un serviteur du palais fait entrer Mishtaq.

Mahbuba : (À Mishtaq) Comment as-tu su mon nom ?

Mishtaq : Je ne le connaissais pas. J'ai simplement prononcé ces mots pour appeler celle que je cherche. Par bonheur « ma chérie » est précisément ton nom. Je t'ai longtemps cherchée.

Mahbuba : Je t'ai longtemps attendu.

Mishtaq : Je ne savais pas que tu étais si près de moi. Ce moucharabieh nous a séparés.

Mahbuba : C'est la beauté de ce moucharabieh qui t'a attiré et qui nous a réunis.

Mishtaq : C'est la chanson qui a brisé nos entraves.

Mahbuba : Raconte-moi ton lointain voyage à l'étranger !

Mishtaq : Ces pays sont couverts de verdure, le froid y est intense et la pluie, abondante. Les gens travaillent jour et nuit, avides d'argent. Je n'ai pas trouvé dans ces contrées ce que je cherchais. Le beau temps attire ces gens dans nos pays. Certains s'informent de ce qui se passe chez nous. Les intentions de l'un d'eux m'ont grandement inquiété. Un verre à la main, il voulait tout savoir de nous, du général au particulier. Ses yeux brillaient de cupidité quand je parlais des trésors qui sont les nôtres. Je regrette d'avoir conversé avec cet homme qui ne ressemblait aucunement à ses concitoyens.

Mahbuba : Qu'est ce qui t'a fait douter de lui ?

Mishtaq : Il prenait des notes avec des caractères incompréhensibles dans un grand cahier quand je lui parlais des joyaux, de l'or, de l'argent, des perles, des soies et des richesses que nous possédons. Je ne serais pas surpris de le retrouver un de ces jours dans l'une de nos rues avec son grand cahier.

Mahbuba : Tu as beaucoup d'imagination. Si d'aventure cet homme venait en Égypte, redoutes-tu qu'il te fasse pénétrer dans son cahier et apprendre par cœur son contenu ?

Mishtaq : S'il voulait me faire apprendre ce qui est dans son cahier, je ne me gênerais pas pour refuser. Je redoute ces signes qui pourraient être de la magie noire. Regarde ! Voilà l'ombre des nuages qui se dissipe et découvre le soleil, voilà la fleur qui éclôt, voilà l'abeille qui butine son nectar ! Louanges à Dieu, Créateur du monde merveilleux ! Et voilà l'abeille qui reçoit le message de l'amour, et l'emporte jusqu'au fond du jardin à la fleur qui attend d'être fécondée par cet amour.

Mahbuba : Et voilà la fleur qui à son tour lui offre généreusement son nectar !

Mishtaq : Leur union est celle de la vie. Le cycle est complet.

Il la serre dans ses bras.

Fin de l'acte II.

Acte III

Les personnages
Khalid
Raf'ia
Hélène

Ramzi : il joue le rôle d'Hanafi, le serviteur du hagg ainsi que celui du serviteur du Roi du Temps
Les invités : Madame Gentille, Masseh Effendi, Monsieur Paysan, l'Architecte, Madame Coquette
Les musiciens
Deux serviteurs : Abdun et Dahab
Des ouvriers
Hagg Ibrahim : il joue le rôle du Roi du Temps
Maître Isma'il

Scène I

Les spectateurs découvrent le salon de la maison que Khalid a fait construire dans un style arabe moderne. Un dôme orné de vitraux surplombe la partie centrale de la salle, qui est flanquée de deux iwans[5]. Les murs sont nus. Il y a plusieurs moucharabiehs de tailles et de motifs différents.

Le moucharabieh de l'histoire est le plus imposant de l'iwan principal. Des sofas tendus de soie imprimée de motifs égyptiens sont installés le long des murs. Des tapis persans recouvrent le sol en marbre. Au milieu de la salle se trouve une fontaine décorée de ravissants dessins géométriques. Des lustres illuminés par des chandelles pendent du plafond. Tous les meubles sont de style oriental et placés contre les murs, à l'exception de quelques tables et de petites chaises.

Il est 16 h 30. Tout le monde s'apprête pour l'inauguration de la maison. Le rideau se lève sur deux serviteurs occupés aux derniers préparatifs.

Dahab : (Il nettoie le moucharabieh avec un aspirateur en s'amusant comme un enfant.) Oh ! Que c'est bien ! On presse un bouton, et la machine fait tout le travail.

Abdun : (Pensif et indécis devant un siège) Dahab, viens, aide-moi, je crois que ce tissu est à l'envers.

Il le retire du siège.

Dahab : (Il pose l'aspirateur l'air ennuyé de devoir cesser de s'amuser.) Qu'est-ce qu'il y a encore Abdun ? Tu appelles tout le temps Dahab, Dahab ! Ne sais-tu rien faire sans Dahab ?

Abdun : C'est l'envers ? Nous nous trompons.

Il le retourne de nouveau.

Dahab : Non, non ! Il est à l'envers.

Abdun : (Indécis, tenant son menton) Je crois que tu as raison, retourne-le avec moi.

Dahab : L'autre côté est plus brillant.

Abdun : D'accord, tu as raison, on va le mettre de l'autre côté. (Ils le retournent mais ils restent perplexes.) Tu sais, j'hésite vraiment, je n'arrive pas à trouver l'endroit. Je crois qu'il vaut mieux le remettre comme il était.

Ils le retournent et le remettent sur le siège. Dahab reprend l'aspirateur, Khalid entre, jette un coup d'œil sur la salle puis s'arrête devant le siège.

Khalid : Abdun, l'étoffe sur ce siège est à l'envers. Dahab, viens aider Abdun et remettez-la à l'endroit.

Dahab pose l'aspirateur avec une résignation mêlée d'ennui.

Dahab : Je vous jure mon bey qu'elle était disposée comme cela au départ et que c'est bien malgré nous que nous l'avons changée de côté. Dans les maisons où nous avons travaillé auparavant, à chaque fois que l'on croyait bien faire, on nous traitait d'imbéciles et même de nègres. Alors quand on voyait un tissu à l'endroit, on le mettait à l'envers pour que cela convienne.

Khalid : (Riant) Pauvre Dahab ! Ce tissu est oriental, c'est le même que celui de tes vêtements et tu t'y connais mieux que moi. Écoute Dahab, tout ce que tu vois dans ma maison est oriental, alors tu ne dois pas réfléchir deux fois. Dès maintenant, mets sur le dessus ce qui te paraît l'endroit, n'hésite pas ! Le temps presse, dépêchez-vous !

Khalid sort après avoir arrangé les coussins et disposé les tables.

Abdun : Dieu merci ! Notre maître est gentil... si c'était mon ancienne patronne, nous n'aurions pas fini d'entendre des lamentations.

Dahab : La maison ne demande pas beaucoup de travail, ce qui est à l'endroit est à l'endroit et ce qui est à l'envers est à l'envers ! Ici, on peut être sûr de bien faire. (Il reprend l'aspirateur.) Il aspire même la poussière de loin.

Pour essayer la force d'aspiration, il l'approche puis l'éloigne du moucharabieh.

Abdun : Aspirer la poussière de loin et de près, ce n'est rien. Il faudrait que notre patron nous trouve une machine qui indique si une étoffe est à l'endroit ou à l'envers.

On entend sonner à la porte.

Abdun : Va voir qui sonne à la porte, Dahab !

Dahab : (En montrant son ennui.) C'est vrai qu'il n'y a pas de repos en ce monde. (Il pose l'aspirateur et court ouvrir la porte.) Entrez ! Qui dois-je annoncer ?

Entrent les musiciens.

Le chef de l'orchestre : Dis-lui que les musiciens sont arrivés, que l'orchestre est là.

Dahab : Entrez, asseyez-vous.

Il les fait asseoir et sort avertir Khalid.

Khalid : (Entre.) Bienvenue ! (Les musiciens se lèvent pour le saluer.) Asseyez-vous.

Le chef de l'orchestre : Khalid bey ?

Khalid : Oui, soyez les bienvenus.

Les musiciens : Merci.

Khalid salut tout le monde.

Khalid : (Au chef d'orchestre) Je suis très heureux de vous accueillir et j'espère que la soirée sera réussie grâce à votre talent. Je voudrais de la musique orientale parce que mes invités sont des gens cultivés. La musique doit convenir à l'ambiance orientale de la maison, avec toutefois des improvisations modernes pour plaire au goût des invités.

Le chef de l'orchestre : Nous espérons que vous serez satisfait.

Les musiciens chuchotent entre eux, saisissent leurs instruments pour les accorder. Ils installent leurs pupitres et commencent à jouer une première pièce. Abdun retourne à son aspirateur.

Khalid : Laisse cet aspirateur maintenant, Abdun ! (Il s'assied en attendant la musique, attentif.) J'ai grande envie d'entendre la musique orientale dans un lieu qui lui convienne.

Les musiciens improvisent sur un thème ancien, sans avoir répété. La cacophonie déplaît à Khalid ; les sons des instruments électriques font l'effet de fausses notes stridentes.

Khalid : (Il sursaute effrayé puis essaie de contrôler ses émotions. Il se dirige vers le chef d'orchestre en souriant, ce dernier s'arrête de jouer.) Excusez-moi, j'admire la partie orientale de la pièce, mais la fin est bizarre. On dirait des notes déchiffrées par un enfant. Qui a composé cette pièce ?

Le chef d'orchestre : C'est une pièce ancienne que le célèbre musicien Dahab Abdun a arrangée. Tout le monde adore cette musique maintenant.

Dahab et Abdun entrent croyant avoir entendu leurs noms.

Khalid : On ne vous a pas appelés, Dahab et Abdun, vous pouvez vous en aller. (S'adressant au chef d'orchestre) Cette musique est une honte, même si la plupart des gens l'apprécient. Les notes sont comme les lettres de l'alphabet. La musique est comme la poésie. Le poète ne doit pas délaisser le fond au profit de la forme.

Les musiciens reprennent leur morceau jusqu'à un air de valse. Khalid les interrompt.

Khalid : Ce qui m'attriste est qu'à chaque fois qu'on essaie de moderniser notre musique, on y introduit ce qu'il y a de plus mauvais de la musique occidentale, comme ces airs de danse. Ce mélange lamentable rabaisse la musique orientale. Le résultat est risible et ridicule.

Le chef d'orchestre : Dieu sait que nous n'aimons pas ce fatras, mais on y est obligé pour satisfaire les auditeurs. Nous sommes très heureux de faire de notre mieux pour présenter un art authentique à quelqu'un qui comme vous sait apprécier la bonne musique.

Les musiciens recommencent à jouer.

Khalid : (Il leur prête une grande attention jusqu'à la fin du morceau.) C'est vraiment une belle pièce, plus orientale et plus agréable à écouter. Merci à vous tous ! Vous pouvez prendre place sur la terrasse. Quand tous les invités seront là, je vous donnerai le signal pour commencer.

Les musiciens se dirigent vers la terrasse par une porte latérale. Dahab retourne à son aspirateur. On entend sonner à la porte. Abdun ouvre la porte, Raf'ia entre avec un grand bouquet de fleurs. Surprise, elle exprime son admiration pour la beauté et l'harmonie du lieu tout en se déplaçant dans la salle. Abdun cesse de faire le ménage et sort. Khalid étreint Raf'ia.

Khalid : Raf'ia, dans cette maison, mon amour pour toi devient réel et profond. Si cet appartement était de style moderne, j'imagine que nous serions dans de faux rôles. Nous ne vivrions pas pleinement notre amour.

Raf'ia : Je ne comprends pas toujours ce que tu dis, Khalid. Mais je sens que tu dis vrai. C'est pour cela que je t'aime, mais en même temps tu me fais peur.

Khalid : Raf'ia, on ne vit pas toujours notre propre vie. On pense deux fois, une fois avec le cœur et une fois avec la raison. Et les deux ne s'entendent pas. Mais dans cette maison il vaut mieux ne pas penser deux fois, car tout ce qui s'y trouve nous appartient et fait partie de nous. Nous pouvons donc y respirer, y aimer, y manger et y boire à notre aise.

Raf'ia : Tu retournes aux énigmes, Khalid. Je sens bien la force de notre amour, mais je ne suis pas habituée à ta façon de penser.

Khalid : N'y pense pas ! Le retour aux origines n'est pas toujours facile à l'époque où nous vivons.

Raf'ia : Tout est beau dans cette maison, mais il y a dans cette pièce une atmosphère qui inspire la crainte. (Elle met les fleurs dans des vases, arrange les coussins sur les canapés, change la disposition des tables.) La maîtresse de maison n'a pas beaucoup de travail à faire (et en indiquant les meubles) j'aurais préféré installer ce fauteuil dans l'angle en face, mais hélas tous les meubles sont fixés au mur. Cela empêche la maîtresse de maison d'exprimer sa personnalité.

Khalid : Voyons Raf'ia ! Qu'est-ce que tu dis ! Ne vois-tu pas combien les fleurs ont embelli la pièce ? Elle s'est égayée quand tu as arrangé les coussins et disposé les tables. La salle est devenue ravissante grâce à ce don féminin, que Dieu vous a octroyé. Tes gestes magiques ont dissipé tes craintes ! La maison est pleine d'entrain. Tu lui as insufflé la vie.

Raf'ia : Tu m'intimides. C'est trop ! Les mots de poète avec lesquels tu me parles toujours me troublent. Je crains de paraître futile face à la profondeur de tes pensées.

Khalid : Tu vas voir, en réalisant mes rêves, je serai encore plus gai que tu ne le souhaites. Raf'ia, j'ai un cadeau pour toi. (Il ouvre un placard et en sort une boîte en carton qu'il lui tend.)

Raf'ia : (Ouvre la boîte) Une robe de soirée ! (Elle l'étale.) Ou... une djellaba. (Et en plaisantant) Toujours différent des autres ! Quelle drôle de surprise !

Khalid aide Raf'ia à enfiler la djellaba puis recule d'un pas pour l'admirer.

Khalid : Tu parais mille fois plus belle qu'en robe. Prends le miroir ! Vois comme sa couleur va bien avec celle de tes cheveux !

Raf'ia : (Elle se regarde dans le miroir et rit avec coquetterie.) Incorrigible, tu veux seulement ressembler à Harun al-Rashid et faire de moi une de tes maîtresses (puis en riant) je ne te le permettrai pas.

Khalid : Mais non ! Ce n'est pas ça ! Je voulais tout simplement que tout soit en harmonie en cette joyeuse occasion et éviter toute disparité. Les habits occidentaux nous rendent étrangers dans nos maisons.

Raf'ia : (Balayant la pièce du regard) Je me demande où nous mettrons le salon doré Louis XV.

Khalid : Si on a pu se passer de salon Louis XV, pourquoi s'en soucier ? (Et en montrant les meubles de la salle.) N'a-t-on pas suffisamment de meubles ?

Raf'ia : Mais la pièce paraît vide avec si peu de meubles.

Khalid : Les meubles que je préfère sont ceux qui restent discrets et qui n'empiètent pas sur la personnalité de leur propriétaire. Certains meubles occupent effrontément tout l'espace, de sorte qu'ils ne font que gêner, comme s'ils colonisaient la maison.

Raf'ia : Mais que vont dire ma famille et nos amis lorsqu'ils nous rendront visite : que nous n'avons pas de meubles !

Khalid : Ils ne diront rien. Ne vois-tu pas que les meubles du salon sont plus confortables et plus en harmonie avec ce que nous sommes ? Nous ne sommes pas des étrangers parmi eux, comme nous le serions avec les « Louis ». Les tapis et les tapisseries persans et syriens sont bien plus chers que ces meubles anciens.

Raf'ia : Tout le monde ne pense pas comme toi et ne prend pas la beauté comme critère de vie. On peut avoir d'autres considérations qu'il ne faut pas négliger.

Khalid sourit.

Raf'ia : Qu'est-ce qui te fait rire ?

Khalid : Je pensais à notre ancien salon. C'était du style Louis XV avec des fauteuils tapissés d'Aubusson. Voici un tas de coussins pour telle ou telle dame avec ses habits orientaux. Je m'amuse de cette pensée et de l'étrange comparaison qui ne m'avait jamais frappé ainsi.

Entrent l'architecte et Madame Gentille.

Raf'ia : Bienvenue, Madame Gentille. (Elles s'embrassent.)

Khalid : Soyez les bienvenus. (Et en saluant Madame Gentille.) Je suis vraiment heureux que vous soyez venue.

Raf'ia : (Elle salue l'architecte.) Bienvenue, Monsieur l'architecte. (Et en riant.) Vous nous avez joué un sacré tour. Je ne sais si je dois vous féliciter pour cette belle maison ou bien vous reprocher d'avoir été le complice de Khalid contre moi. Je comprends maintenant pourquoi vous avez gardé le secret entre vous.

L'architecte : Mon Dieu ! ne songez pas à mal. C'était le désir de Khalid bey de faire une joyeuse surprise. Que Dieu vous y ménage une vie heureuse !

Raf'ia : C'est qu'il y a plusieurs surprises et non pas une seule. Vous auriez dû me les présenter une par une. La maison est vraiment jolie, mais tout a été renouvelé d'un seul coup.

Khalid : (En saluant l'architecte.) Je ne sais comment vous remercier. Je loue les circonstances qui ont permis notre rencontre. J'ai l'impression de vivre un rêve merveilleux qui me comble de bonheur.

Madame Gentille : Que Dieu bénisse cette maison et que vous y meniez une vie de joie et de bonheur ! Que Dieu réalise vos aspirations et que vous y passiez des soirées de fête pour nous combler de joie !

Raf'ia : Que Dieu vous bénisse ! Merci ma chère.

Entrent Masseh Effendi et Madame Coquette, qui se présentent. Ils sont suivis par Ramzi accompagné de Monsieur Paysan.

RAF'IA : Hello Ramzi !

RAMZI : Hello Raf'ia !

Il lui baise la main à la manière européenne.

Raf'ia : (À Monsieur Paysan, en lui tendant la main pour le saluer.) Bienvenue.

Monsieur Paysan se penche vers la main de Raf'ia en imitant naïvement Ramzi.

Raf'ia : (Elle retire gentiment sa main avant que Monsieur Paysan ne l'embrasse.) Venez, je vais vous présenter à nos amis... Nous sommes ravis que vous soyez venu. Nous devons remercier Ramzi bey de vous avoir amené chez nous.

Raf'ia présente Monsieur Paysan à Madame Gentille. Monsieur Paysan se penche pour baiser la main de Madame Gentille.

Madame Gentille : (Retire sa main) Je vous en prie !

Raf'ia : (Le présente à Madame Coquette.) Monsieur Paysan, Madame Coquette.

Monsieur Paysan : (Se penche pour baiser sa main) Enchanté.

Madame Coquette : (Le laisse baiser sa main, puis rit avec ironie.) Il embrasse ma main comme si j'étais sa tante !

Tout le monde rit.

Monsieur Paysan : (Timidement et simplement) Je suis confus, un salut de la tête, un autre des yeux, un troisième en se serrant les mains, un quatrième en baisant la main. Laissez-moi saluer à ma manière.

On rit.

Madame Coquette : (Pour continuer à plaisanter) Ne te fâche pas, au contraire je suis ravie, et pour te le prouver, je te tends mon autre main pour un autre baisemain... mais exactement comme le premier pour qu'elle ne soit pas jalouse.

Monsieur Paysan prend sa main gauche et reste longtemps à l'embrasser. Tout le monde rit.

Madame Coquette : Il est sympathique.

Ramzi : Je commence à être jaloux de toi. Gardes-en un peu pour la prochaine fois ! (À Khalid) Khalid, pourquoi ne nous as-tu pas dit que c'était un bal masqué ?

Khalid : Oh oui ! Nos habits orientaux sont maintenant des habits de carnaval. Ce que tu dis me rappelle l'histoire de l'enfant qui voit un matelot dans la rue. Étonné, il dit à sa mère : Regarde, maman, cet homme porte des habits d'enfant. (Tout le monde rit.) Viens avec moi, je vais te donner des déguisements pour toi et les autres.

Il sort d'un placard des djellabas pour que les invités choisissent celle qui leur convient. Admiration des uns et rire ironique des autres. Les invités vont se changer dans une chambre. Ils ressortent sous un jour flatteur, car les djellabas camouflent les défauts que soulignent les habits occidentaux.

Ramzi : (Il sort en faisant des grimaces, mimant les saluts orientaux, soulevant les mains jusqu'à la tête puis les rabattant sur sa poitrine.) Ce qui me manque c'est une toque. Je me demande comment on peut monter à vélo avec des vêtements aussi larges.

Khalid : Pas besoin de monter à vélo dans la maison ! Les Occidentaux ont eux aussi des vêtements d'intérieur. Le soir, ils ôtent leurs habits de travail qui leur rappellent la fatigue de la journée... Pourquoi ne pas avoir des vêtements pour la maison plus confortables que nos habits cintrés qui étouffent notre corps ?

Hélène entre. Saluts et présentations.

Hélène : Je te félicite Khalid... c'est la première fois que je me sens en Orient, vraiment en Orient. Vos habits sont une bonne idée, une magnifique harmonie. Je te félicite, Khalid, voilà une ambiance magique. Je t'ai apporté un petit cadeau, je pensais qu'il te plairait, mais maintenant je ne sais pas s'il conviendra dans cette ambiance.

Khalid : (Humblement) Tout le mérite revient à Raf'ia. Partout on trouve la marque de son talent et de son goût.

Ramzi : (À Khalid) Est-ce qu'Hélène peut porter une djellaba comme nous ?

Hélène : (En riant) Crois-tu que je ne mérite pas d'en porter une ?

Khalid : J'ai bien fait mon compte. Voilà ta djellaba ! Je ne me serai jamais pardonné de l'avoir oubliée.

Hélène : Comme elle est belle ! Merci, Khalid.

Elle va se changer dans une chambre puis ressort vêtue de sa djellaba.

Ramzi : J'envie le « prince Khalid », le nombre de ses femmes augmente et quel harem !

Tout le monde rit.

Hélène : Tu ne peux pas être sérieux un instant, Ramzi.

Ramzi : Ne me dis pas que tu prends tout ça (montrant les invités et son habit) au sérieux ! Tout ça peut être enviable, mais où en sommes-nous aujourd'hui par rapport à ce passé lointain ? Ça ne convient plus à notre vie actuelle. Le monde aspire au renouvellement et non à revenir au Moyen-Âge.

Khalid : Ne porte pas de jugement hâtif, Ramzi ! Tu es influencé par ces clichés qui font que tous les Orientaux sont considérés comme arriérés et rétrogrades tandis que tous les Occidentaux apparaissent modernes et progressistes. Je croyais que tu allais dire que l'on avait progressé, pas que l'on avait régressé. (Et en indiquant le moucharabieh) Le grillage a été conçu pour tamiser la lumière et reposer les yeux : l'air est conditionné d'une façon simple. (Il enlève le coussin de son siège.) Les sièges sont faits en mosaïque pour faciliter leur nettoyage à l'eau et au savon. C'est comme si l'on avait rassemblé en un même lieu le patrimoine de nos ancêtres et les dernières inventions modernes pour la satisfaction de l'esprit et du corps.

Ramzi : (Avec ironie, en indiquant le grand moucharabieh) Et ce moucharabieh plein de poussière, est-ce qu'on peut le nettoyer à l'eau et au savon ?

Khalid : C'est ce moucharabieh qui empêche la poussière qui le couvre de t'attaquer les poumons. Le rôle d'un moucharabieh dans la maison est comparable à celui de la couleur de notre peau qui nous protège des rayons du soleil.

Ramzi : Ce sont des questions techniques et même si on considère leurs avantages, ne voyez-vous pas que de cette façon nous demeurons isolés du monde moderne, où règne maintenant l'esprit d'assimilation et d'unification. Comment peut-on négliger l'avion, la voiture, la radio et tous les autres moyens de rapprochement qui abolissent les frontières, pour s'attacher à un vieux moucharabieh usé ?

Khalid : Je n'encourage pas l'isolement. Tes propos reflètent ces poncifs, que nous répétons inconsciemment sans comprendre les bouleversements qu'ils engendrent. L'assimilation et l'unification ne doivent pas survenir prématurément, de façon précipitée. L'internationalisation et l'unification passent par l'incorporation dans les lois de la création et de l'univers qui ont marqué la différence entre l'être humain, l'animal, les plantes et tout ce qui est inerte. Chacun selon son milieu et son origine ! En effet chaque existence se développe en adéquation avec son environnement. On ne peut demander à un Anglais d'avoir la peau brune ou à une Soudanaise d'être blonde.

Masseh Effendi : Je crois qu'il n'y a pas de Soudanaise qui n'aimerait être blonde.

L'Architecte : Cela reste à vérifier. La noirceur des Soudanaises n'est pas honteuse, pas plus que la blondeur des Européennes n'est avantageuse. La couleur brune ou noire n'est qu'un voile coloré, semblable au filtre que l'on place sur l'objectif d'un appareil photographique, quand la lumière est intense. C'est tout à fait comme le moucharabieh, à propos duquel nous ne sommes pas d'accord. Quant à l'assimilation par unification des formes, elle n'est valable que pour les machines. Prenons pour exemple la voiture : elle est la même en Angleterre qu'au Soudan, sans aucune différence, sauf pour le numéro d'immatriculation. On ne trouve pas cela étrange parce qu'elle n'est qu'une machine, sans vie, sans cœur et sans âme.

Ramzi : Comment l'avion serait-il sans vie ? Il vole pourtant plus loin et plus haut que les oiseaux. Tandis que ce moucharabieh demeure immobile et fixe avec ses motifs répétitifs ?

L'Architecte : Éblouis par nos inventions mécaniques et fiers de nos moyens de transport, certains d'entre nous ont pensé soumettre le système d'évolution de l'être humain à celui des machines.

Khalid : La répétition du mouvement mécanique permet de voler dans l'atmosphère, tandis que la répétition des magnifiques motifs du moucharabieh charme notre esprit et nous pousse aussi à nous envoler dans le ciel. Et il a la sympathie des Égyptiens, foncés de peau ! Quelle est ton opinion Raf'ia ?

Raf'ia : Ne le crois pas, Ramzi... J'ai vu, en entrant, les serviteurs qui nettoyaient l'objet pour lequel les Égyptiens, foncés de peau, ont de la sympathie avec un aspirateur ! Je crois que son enthousiasme pour ce moucharabieh n'est qu'un moyen pour emprisonner la femme et l'enfermer dans le harem.

Khalid : Puisqu'on a inventé l'aspirateur, qui n'est qu'une machine, on doit alors l'employer au service du moucharabieh. Quant à la réclusion de la femme dans le harem tu sais bien que cela est à l'opposé de mon caractère, Raf'ia.

Madame Coquette : Quelle intéressante conversation ! On se croirait dans une académie scientifique.

Raf'ia : Tu as raison, finissons-en donc ! Abdun, Dahab, le thé !

Les serviteurs entrent avec le thé et des gâteaux.

Raf'ia : (À Madame Gentille) Voulez-vous du sucre ?

Madame Coquette : Deux morceaux avec un peu de lait.

Raf'ia : (À Khalid en servant les invités) Khalid,où est la surprise que tu m'as promise ? J'espère que ce n'est pas une seconde djellaba.

Rires.

Khalid : Je n'ai pas oublié. Mesdames et messieurs, voici la surprise.

Il fait un signe aux musiciens qui sont sur la terrasse. L'orchestre commence à jouer. Le silence règne, puis on entend des murmures qui s'intensifient et se mêlent au bruit des cuillères et des verres de thé. Khalid fait un signe aux musiciens d'arrêter de jouer.

Hélène : Pourquoi interromps-tu la musique ?

Ramzi : Cette musique nous endort. Elle est très monotone et répétitive, tout à fait comme les motifs de ce moucharabieh... Excuse-moi, Khalid !

Raf'ia : Égayons l'atmosphère, nous voulons nous amuser. (Ramzi se lève et sort un disque d'un coffret qu'il avait apporté avec lui. Il le pose sur le gramophone qui se trouve dans le salon.) Jazz, twist, tu nous tentes Ramzi.

Ramzi : (Il se dirige vers Raf'ia.) S'il en est ainsi, voulez-vous m'accorder cette danse ?

Raf'ia : (S'adressant à tout le monde) Fêtons joyeusement la nouvelle maison de Khalid !

Elle danse avec Ramzi. Masseh Effendi danse avec Madame Gentille, tandis que les autres restent assis.

Madame Coquette : (À Monsieur Paysan) Tu ne m'invites pas à danser ?

Monsieur Paysan : J'aimerais le faire, mais je ne sais pas danser.

Madame Coquette : C'est facile... Viens, je vais t'apprendre. (Monsieur Paysan se lève ravi et danse d'une façon comique.)

Raf'ia : (À Khalid) Tu ne danses pas avec Hélène ?

Elle continue à danser avec Ramzi en se déhanchant de manière provocante.

Khalid : (Maussade) Mon Dieu, je ne peux pas supporter ça !

Hélène : Laisse-les s'amuser.

Khalid : C'est insupportable, je ne peux pas me contenir.

Il se dirige vers le gramophone et arrête le disque. Le visage morose, il garde les yeux baissés.

Masseh Effendi : (Applaudit et dit en se moquant) Encore ! Encore !

Aucun rire, le silence règne, tous sont troublés et ne savent pas quoi faire.

Raf'ia : (Aux invités) Khalid paraît épuisé et à bout de nerfs. Laissons-le donc se reposer, sortons prendre l'air !

Ramzi : (À Masseh Effendi) C'est trop... Ce n'est pas normal.

Tous quittent leurs vêtements orientaux et se rhabillent. Ils partent. Raf'ia, Hélène et Khalid restent seuls.

Raf'ia : Je ne comprends pas ton attitude, Khalid. Tu m'as mis dans une position délicate devant mes amis.

Elle enlève sa djellaba, la jette par terre, puis s'en va rejoindre les autres.

Khalid : (Retrouvant son calme et suppliant Raf'ia) Raf'ia, s'il te plaît, ne pars pas avec les autres ! Je m'en vexerai et cela aura des conséquences désastreuses.

Raf'ia : (Énervée) Tu insultes mes amis, puis tu me demandes de les laisser partir après les avoir congédiés ?... Ah ! Que penses-tu de ça ?

Khalid : Ce dont je voudrais te parler est au-dessus de toutes ces considérations. Je voudrais trouver un arrangement avec toi.

Raf'ia : Comment s'entendre après tout ce qui s'est passé ? J'ai longtemps supporté ton étrangeté, mais ce qui vient de se passer dépasse les bornes. Tu n'es qu'un barbare arriéré. Tu n'es pas capable de vivre en société et je ne peux plus te supporter.

Khalid : Raf'ia, Raf'ia... Je t'en supplie !

Raf'ia : Khalid, tu es jaloux de Ramzi et tu essayes de le cacher... Tu te leurres avec ces moucharabiehs et ces coutumes, au lieu de t'efforcer à te connaître toi-même.

Khalid : Raf'ia, tu ne te rends pas compte de ce que tu dis. Je t'en supplie, au nom du bon Dieu.

Raf'ia : Je pense chaque mot que je prononce. Je suis soulagée de savoir qui tu es vraiment avant qu'il ne soit trop tard.

Khalid : (S'approche et attrape les bras de Raf'ia en suppliant.) Raf'ia ! Pourquoi tout ça ?

Raf'ia : (Énervée, elle se dégage avec violence.) Laisse-moi ! Tu es un monstre. Ne t'attends pas à ce que je remette les pieds ici un jour.

Hélène : (Se hâtant vers Raf'ia) Pour l'amour de Dieu, Raf'ia, calme-toi, s'il te plaît ! Les choses ne devraient pas s'envenimer à ce point.

Raf'ia : Laisse-moi, toi aussi ! Que veux-tu ? Il est tout à toi maintenant ! Profites-en !

Elle éclate d'un rire sarcastique, jette avec fureur sa bague de fiançailles à Khalid, puis sort. Khalid, debout, demeure immobile, exprimant une grande douleur. Hélène s'assoit en prenant sa tête entre ses mains... Après un certain laps de temps, Khalid se dirige

vers le moucharabieh et voit Raf'ia s'éloigner avec Ramzi. Khalid reste un moment absorbé dans ses pensées. Hélène l'interpelle.

Hélène : Khalid !

Khalid : S'il te plaît pardonne-moi et pardonne à Raf'ia !

Hélène : Je regrette vraiment pour vous et je suis aussi triste que toi.

Khalid : Je sens bien que tu es triste... Je suis plus malheureux que toi, Hélène. Toi, tu sais pourquoi tu l'es, tu es consciente de toi-même et de tes sentiments, mais moi, les choses se sont tellement emmêlées en moi que je n'arrive pas à savoir la cause de mes douleurs. Je défaille sous un poids insupportable qui est la cause de mon échec et de mes souffrances.

Hélène : Comme je souhaiterais pouvoir soulager ton âme souffrante. (Elle se dirige vers le gramophone et met le disque du Quintette avec clarinette de Brahms.)

Tous deux écoutent en silence la musique avec une profonde attention. Ils semblent émus. La musique s'arrête. Khalid éteint le gramophone. Hélène demeure plongée dans ses pensées. Elle est bouleversée par l'atmosphère du salon et par la peine de Khalid. Des larmes coulent sur ses joues. Khalid s'approche d'elle, lui caresse les cheveux, comme il le ferait pour consoler un enfant.

Khalid : Je te trouve plus proche de moi que mes propres parents ! En écoutant ensemble la musique de Brahms, j'ai éprouvé les mêmes sentiments qui nous ont réunis le jour où nous avons admiré les antiquités chez le hagg Ibrahim. Te rappelles-tu quand nous sommes restés longtemps à contempler ce moucharabieh ?

Hélène : Je sentais nos âmes voler dans un univers inaccessible.

Khalid : C'est vraiment incompréhensible et même embarrassant. Comment la musique de Brahms peut-elle nous emporter au ciel ? J'ai l'impression de quitter mon corps, de franchir les limites du temps et que l'union de nos âmes est réelle. Mais quand je me trouve auprès des miens et que j'envisage notre situation respective, j'ai l'impression que plusieurs générations nous séparent.

Hélène : Pour ce qui concerne la culture, on ne considère pas les générations.

Khalid : La légende grecque raconte que quand le faune et la sirène se rencontrèrent au bord de la mer, l'un avec un hautbois, l'autre avec un coquillage, la musique a rapproché les parties supérieures de leurs corps, tandis que les parties inférieures restèrent figées. En effet, comment le faune pourrait-il vivre dans l'eau puisque la partie inférieure de son corps est animale et comment la Sirène pourrait-elle vivre sur terre puisque la partie inférieure de son corps est un poisson ?

Hélène : L'union des parties supérieures de leur corps représente la culture qui apporte l'épanouissement, tandis que la séparation de leurs parties inférieures évoque l'ignorance.

Khalid : Où est l'épanouissement quand l'ignorance se répand de façon désordonnée et laide ?

Hélène : Tu ne peux pas faire à la place des autres ce qu'ils doivent faire eux-mêmes. Les personnes qui nous sont chères doivent inévitablement emprunter le même long chemin pour trouver leur être véritable dans un nouvel horizon.

Khalid : Je crains qu'elles ne se trompent de chemin et qu'il n'y ait pas de rencontre.

Hélène : Cette inquiétude disparaîtra quand tu trouveras la voie de ton épanouissement. De cette façon tu recouvreras le calme.

Khalid : Comment trouverai-je le calme dans cette tempête qui emporte tout ce qui m'est cher !

Hélène : Rappelle-toi des paroles du poète Tagore à l'homme hypnotisé qui voulait porter les maux du monde sur ses faibles épaules. Il lui dit : « Jette-toi dans la mer du Dieu miséricordieux et l'eau te soulèvera. »

Khalid : Entre la mer de la Miséricorde et moi, il y a tout un monde et les corps de mes parents et de mes amis. Pour atteindre cette mer, je dois inévitablement les piétiner.

Hélène : N'y a-t-il pas d'autre chemin que celui des corps et des cadavres ? Il faut que tu sois influencé par ce qui est vivant et ambitieux plutôt que par ce qui n'est plus.

Khalid : En tournant le dos à mes parents, la mer de la Miséricorde me sera cachée. Je n'y arriverai jamais et je serai le premier à te manquer dans la foule de ces corps.

Hélène : Ne te presse pas. Ils vont tous te suivre. On retourne à Brahms ?

Khalid : C'est mieux, s'il te plaît.

Hélène remet le Quintette de Brahms.

Hélène : Khalid, tu es bien fatigué après tous les évènements de la journée. Si je te demande quelque chose, me promets-tu de le faire ?

Khalid : Je ferai tout ce que tu demandes. Je n'ai plus la force de refuser.

Hélène : Cela m'attriste de te laisser dans cet état. Mais tu es fatigué et il est très tard. Promets-moi de te coucher immédiatement. Tu as grand besoin de repos.

Khalid : (En souriant) Je te le promets.

Hélène : (Elle l'embrasse sur le front, comme s'il était son fils.) À bientôt Khalid !

Khalid : À bientôt Hélène. Je ne sais comment te remercier !

Khalid accompagne Hélène jusqu'à la porte. Il éteint les lumières et s'allonge dans un fauteuil sous le moucharabieh. Il sombre dans un profond sommeil.

Acte IV

Le rêve

Khalid fait un rêve. Le hagg Ibrahim apparaît à travers le moucharabieh. Il est vêtu d'un habit court, il porte des bas noirs fixés avec des jarretières. Il est chaussé de babouches et coiffé d'un haut chapeau, imprimé des mêmes motifs que le papier peint des murs, et surmonté de cornes dorées. Son visage est sans expression ; on dirait celui d'une poupée.

Khalid : La paix soit sur vous, hagg Ibrahim.

Hagg : Tu te trompes, je ne suis pas le hagg Ibrahim.

Khalid : Qui es-tu alors ?

Hagg : Je suis le Roi du Temps. Je creuse les tombes et je peins les cadavres au Ripolin.

Khalid : Comment ? Tu les peins au Ripolin… ? Ces cadavres sont-ils faits de bois de teck incrusté d'ivoire ?

Le Roi du Temps : Tu n'aimes pas le Ripolin ? Attends donc ! Viens, Hanafi, viens garçon !

Arrive Hanafi. Il ressemble à s'y méprendre à Ramzi. Il est vêtu du même habit de serviteur qu'il portait dans l'acte I. Il tient une grande boîte ronde et grise, décorée des mêmes motifs que le chapeau du Roi du Temps. Il commence à lire ce qui est écrit sur la boîte.

Hanafi : Le merveilleux Ripolin… La peinture sans effort. Ripolin donne aux objets une surface brillante analogue à la porcelaine. Le Ripolin s'emploie sur le bois, l'acier et l'ivoire. Il résiste à l'eau et au savon. C'est un produit de Paris.

Khalid : C'est épouvantable ! c'est terrifiant ! Tu n'es qu'un démon ! Va-t'en ! Je ne veux plus te voir ! Je ne veux plus avoir affaire à toi !

Le Roi du Temps disparaît. On entend la cantate de Bach « Je t'invoque Seigneur Jésus-Christ ». Hélène apparaît dans l'angle supérieur gauche du moucharabieh. Vêtue d'un habit blanc, le regard perdu, elle paraît flotter dans l'espace.

Khalid : Hélène, Hélène. J'ai vu le hagg Ibrahim. Il a changé, il est devenu le Roi du Temps. Il n'est plus cet ami que nous connaissions ! Il peint les cadavres au Ripolin… Hélène ! Pourquoi ne réponds-tu pas ? Où es-tu ?

Hélène arrive lentement au milieu de la scène et commence à parler d'une voix d'outre-tombe.

Hélène : Je suis dans la zone de la douleur. Le monstre sans âme et sans cœur a brisé ses chaînes. Il a attaqué mes parents, mes amis et tous ceux que j'aime. Il les a tués. Leurs cadavres disséminés dans l'espace sont dévorés par les aigles et les faucons. Oh ! Comme c'est terrifiant et épouvantable ! Je suis bien plus malheureuse que toi, Khalid. Je cherche le Roi du Temps pour enduire de Ripolin les cadavres de mes parents et de ceux que j'aime.

Khalid : Excuse-moi, Hélène. Je ne voulais pas te faire souffrir.

Hélène : Au revoir, ami.

Khalid : Où vas-tu Hélène ?

Hélène : À la mer de la Miséricorde.

Elle disparaît soudainement.

Khalid : Quelle histoire absurde !

Il disparaît. Sur le côté droit de la scène apparaît Raf'ia apeurée. À chaque pas elle se retourne et lance des regards terrifiés.

Raf'ia : (*D'une voix étouffée à peine perceptible*) Khalid, Khalid ! Où es-tu ? Ils me poursuivent. J'ai peur, Khalid, où es-tu ?

Le Roi du Temps surgit derrière elle, en brandissant un grand pinceau.

Le Roi du Temps : Tu ne m'échapperas pas. Je vais t'attraper et t'enduire de Ripolin.

RAF'IA : Va-t'en ! Khalid ! Khalid ! Au secours !

Elle court au ralenti. Ramzi apparaît derrière le Roi du Temps. Il porte des vêtements en cuir gris maculé de taches qui ressemblent aux motifs du papier peint. Il brandit une boîte de Ripolin.

Ramzi : Roi du Temps ! Attrape-la ! Tue-la et enduis-la de Ripolin !

Raf'ia court, mais elle trébuche et tombe entre les deux personnages. Ramzi l'attrape ; elle est allongée par terre, essoufflée. Le Roi du Temps trempe son pinceau dans la boîte de Ripolin que lui tend Ramzi. Puis il le lève pour peindre Raf'ia, tout en riant aux éclats.

Raf'ia : *(En criant d'une voix étouffée)* Khalid ! Ils vont me peindre ! Au secours !

Tout à coup Khalid apparaît à côté du Roi du Temps, il retient sa main avec force.

Khalid : Gare, si vous la touchez, je vous asperge de potasse ! Hagg Ibrahim ! Maître Isma'il ! Hanafi ! Venez à notre secours !

Surgissent le véritable hagg Ibrahim, son serviteur ressemblant à Ramzi et Maître Isma'il, suivi d'une vingtaine de ses apprentis. Ils tiennent de petites boîtes blanches.

Hagg Ibrahim : Attrape-le, Maître Isma'il !

Maître Isma'il attrape le Roi du Temps. Le hagg Ibrahim l'asperge de potasse pour le faire disparaître. En même temps Hanafi fait tomber Ramzi par terre. On entend un bruit d'explosion métallique. Hanafi le fait disparaître à son tour avec de la potasse.

Khalid : *(Agenouillé à côté de Raf'ia)* Que Dieu vous bénisse ! *(S'adressant à Maître Isma'il)* Qui sont ces jeunes gens, Maître Isma'il ?

Maître Isma'il : Ce sont mes apprentis et celui-là est le plus jeune de mes fils. Il est passionné par la fabrication des vitraux, davantage même que son père.

Hagg Ibrahim : *(S'adressant à Khalid)* Avez-vous besoin d'autre chose, mon bey ?

Khalid : Je ne sais comment vous remercier, vous nous avez sauvé la vie.

Hagg Ibrahim : Oh mon bey, nous sommes à votre service ! Nous ferons tout ce que vous nous demandez.

Khalid : Que Dieu vous garde ! Jamais je n'oublierai votre courage et votre dévouement.

Hagg Ibrahim : Allons Maître Isma'il, allons Hanafi, allons les gars.

Ils disparaissent tous. Raf'ia est toujours à terre en train de pleurer à côté de Khalid.

Khalid : (*Il essuie tendrement le visage de Raf'ia avec un mouchoir.*) Dieu soit loué, tu es saine et sauve !

Raf'ia : *(Tout en pleurant)* J'ai froid.

Khalid : (*Il attrape une grande boîte en carton et la lui tend.*) C'est pour toi !

Raf'ia : *(Elle s'assied par terre et l'ouvre.)* Oh ! Une djellaba ! *(Avec des rires mêlés de pleurs)* On ne peut pas te corriger ! *(Puis sérieusement)* Tu n'as pas changé. C'est ce qui rend mon âme tranquille et sereine.

Khalid : Essuie tes larmes. Tes pleurs me brisent le cœur. Raconte-moi par quelle aventure tu es arrivée jusqu'ici.

Raf'ia : N'en profite pas pour te moquer de moi ! Ce n'était pas une aventure, c'était une tragédie !

Khalid : Excuse-moi. Raconte-moi tout ce qui t'est arrivé !

Raf'ia : Après t'avoir quitté pour aller au dancing avec Ramzi, nous nous sommes égarés. Empruntant une rue, puis une autre, prenant une ruelle, puis une autre. Le vent soufflait très fort, la poussière nous piquait le visage et le nez. Nous ne savions pas oùnous étions. Enfin, nous sommes arrivés devant le magasin du hagg Ibrahim. Là ! Ah ! Mon Dieu ! C'était terrible, c'était effrayant ! *(Elle cache son visage dans ses mains.)*

Khalid : Que s'est-il passé ?

RAF'IA : Hanafi a renversé la potasse. Elle s'est répandue sur Ramzi, qui s'est changé en homme d'acier. Terrifiée, je me suis enfuie en courant. Ramzi est alors entré dans le magasin de hagg Ibrahim. Ramzi et hagg Ibrahim en sont ressortis tous deux avec un pinceau et une boîte de Ripolin. Ils ont essayé de m'attraper pour me peindre. J'ai couru de toutes mes forces et tu connais la suite.

Elle pleure comme une enfant, qui retrouve sa maison après s'être égarée.

Khalid : Ne savais-tu pas dès le début que Ramzi était en acier et qu'il ne valait rien ?

Raf'ia : Comment pouvais-je le savoir puisque tu ne me l'avais pas dit ?

Khalid : C'est ce que je voulais te dire, quand je t'ai suppliée de ne pas me quitter pour rejoindre les autres.

Raf'ia : *(En s'agrippant à lui)* Je ne te quitterai plus jamais Khalid. Je croyais que tu t'intéressais plus au moucharabieh qu'à moi. C'est ce moucharabieh qui s'est dressé comme un obstacle entre toi et moi.

Khalid : Ne nous lamentons pas au sujet de ce moucharabieh ! Moi-même, je me suis égaré avant toi. Je suis passé par les mêmes rues et par les mêmes ruelles. Le vent et la poussière ont giflé mon visage. Je n'ai point connu de tranquillité, ni trouvé de refuge avant de découvrir ce moucharabieh dans le magasin de hagg Ibrahim. C'était un don de Dieu qui m'a conduit à construire notre maison que voilà.

Khalid la prend dans ses bras. Ils entrent à l'intérieur du moucharabieh.

Raf'ia : Voilà ! Tu as réussi finalement à m'accueillir dans ton harem. *(Elle rit avec résignation.)*

Khalid : Il n'y a plus de harem.

Raf'ia : Alors pourquoi toujours ce moucharabieh ?

Khalid : Pour nous protéger de la poussière, non pour emprisonner le harem. Ses barreaux sont plus délicats que les fils d'une toile d'araignée. Ce moucharabieh ne nous empêchera pas de sortir à tout moment. Tu peux essayer.

Raf'ia : J'ai peur de le casser.

Khalid : Oh ! Ce sera une grande perte s'il se brisait. Il a été précautionneusement conservé de génération en génération.

Raf'ia : Ses motifs sont si beaux. En les regardant on perçoit un air de musique joué sur un tambourin.

Khalid : Écoute, n'entends-tu pas vraiment de la musique ?

Raf'ia : Qui peut bien jouer ce bel air de musique ?

Khalid : Ce sont les musiciens sur la terrasse. C'est la surprise que je t'ai promise.

Raf'ia : *(En contemplant le moucharabieh)* J'ai, par moments, l'impression que c'est de la musique et non pas un moucharabieh, et, par moments, que c'est bien un moucharabieh et non pas de la musique. Comment le moucharabieh et la musique peuvent-ils se fondre en cette admirable harmonie ?

Khalid : Renforçons donc cette harmonie ! *(Ils s'embrassent.)*

C'est la fin du rêve. Khalid dort toujours dans le fauteuil dans la même position.

On entend le thème d'une mélodie.

« Oh Dieu ! Dissipe l'ombre au-dessus de nos têtes. »

Fermeture du rideau.

Fin.

NOTES

1. Le titre de hagg ou pèlerin est donné aux personnes qui ont accompli le pèlerinage à La Mecque. Il peut être également un titre respectueux donné à un homme âgé.

2. Ou Mushtaq. Nous conservons ici Mishtaq, conformément à la traduction choisie dans Leïla EL-WAKIL (dir.), *Hassan Fathy dans son temps*, Paris, Gollion : Infolio, 2013.

3. Expression arabe ancienne qui signifie « chérie ».

4. Mahbuba signifie ma chérie.

5. Salle voûtée dont un côté est ouvert sur l'extérieur.